

LA LECTURE ET SES IMPLICATIONS

Raymond RUYER (Nancy)

On appelle souvent « lecteur » dans la technique des transmissions d'information, l'appareil qui balaie l'ensemble des informations à transmettre, et l'on appelle « lecture » ce balayage. Il s'opère point par point, ou cellule par cellule, de proche en proche. C'est en fait un simple calque, non instantané comme une photographie, mais linéarisé dans le temps, pour la facilité de la transmission par ondes ou par courants (comme la photographie de la lune en télévision). Une photographie non linéarisée n'est d'ailleurs ni plus ni moins « de proche en proche ». Chaque détail d'information est reproduit ou traduit, indépendamment des autres. Cette pseudo-lecture a l'intérêt de nous apprendre, par contraste, la première condition essentielle de la vraie lecture. Une vraie lecture implique, par définition, existence d'un vrai domaine, où les détails d'information, bien que distincts, ne sont pas réellement à côté les uns des autres, extérieurs les uns aux autres, où chacun n'est pas vraiment ailleurs que chacun des autres. Il y a domaine vrai quand les détails d'information existent dans une conscience, dont l'ici-maintenant est « surfaciel » et non ponctuel.

Les yeux d'un « lecteur » humain balaient aussi, en apparence, le texte lu. (En fait, du reste, ils se posent ici, puis là, pendant une durée variable, et dans un ordre parfois arbitraire.) Mais, évidemment, ce balayage approximatif ne peut être ici qu'une technique auxiliaire. Autrement, on aurait une régression à l'infini. Si le champ des informations visuelles sur la rétine, puis dans l'aire occipitale, devait être encore « balayé » par une sorte d'œil fantôme, il n'y aurait aucune raison de pouvoir s'arrêter. Il faut donc admettre, quand il y a lecture et non pas seulement réception de proche en proche des signaux informatifs, une existence *domaniale*, et non point par point ou ligne par ligne, du champ visuel. En d'autres termes, il faut admettre une conscience immédiate de l'ensemble du système des signaux.

Pour mieux dire, ce que l'on appelle conscience sensorielle n'est rien d'autre que cette existence domaniale, « superficielle », de tout système de signaux. C'est certain *a priori*, et c'est aisément vérifiable par l'expérience. Un lecteur, s'il est physiquement obligé de lire mot par mot ou lettre par lettre, attend toujours d'avoir un ensemble pour lire vraiment, c'est-à-dire pour interpréter. Un employé des P. et T. qui reçoit du morse au son, attend de même. Il lit par mémoire auditive et non par l'oreille seule. Tout écoutant d'un parleur fait de même ; il devine ou il retient, assez pour délinéariser la parole.

Examinons de plus près les propriétés, vraiment extraordinaires pour le physicien classique, d'un domaine vrai de lecture, c'est-à-dire d'un champ de conscience où apparaît un texte à lire, un texte, ou ce qui est encore texte au sens large, c'est-à-dire un schéma ou une image à interpréter.

A. Il est tout à fait réfractaire à une transposition mécanique quelle qu'elle soit. Les modèles physiologiques ou physiques, qu'ils soient à base de fibres d'association, de conducteurs nerveux aboutissant à un centre d'intégration, ou qu'ils soient dynamiques, à base de champ de potentiel, d'équilibrage, de totalisation de type Gestalt, etc., ne peuvent que méconnaître la situation. Ces modèles n'aboutissent par construction qu'à remélanger les informations, en prétendant les rendre présentes à l'unité de la conscience lectrice. Une machine à traduire, dira-t-on, lit d'abord le texte à traduire. Tout au moins, elle le délinéarise, par exploration du contexte voisin, en faisant correspondre chaque mot ou groupe de mots, à un mot enregistré dans sa « mémoire ». Elle fonctionne en somme comme la serrure d'un coffre-fort qui ne s'ouvre que si la suite des lettres du chiffre correspond bien dans son ensemble à la bonne clé. Mais il est clair que ce déclenchement par une structure n'est pas plus une vraie lecture que la banale ouverture d'une serrure ordinaire par une clé de métal. On peut s'amuser à dire que notre serrure connaît et reconnaît notre clé. Mais ce n'est qu'une fantaisie. La délinéarisation ici, loin d'aboutir à un système domanial, fait simplement retour à une structure physique banale. On est revenu au simple calque, à un calque produisant des effets de passage efficace, à la manière d'un filtre métallique. Les détails de la structure efficace n'ayant pas d'existence distincte dans un ensemble systémique, ne peuvent être corrigés éventuellement selon cet ensemble. Un facteur lit « Meurte-et-Moselle » sans hésiter, malgré l'absence de la lettre *h*. Une serrure de coffre-fort, ou la mémoire d'une machine à lecture, rejette en bloc le mot qui ne correspond pas à un mot stocké.

B. Il n'obéit pas au principe de Carnot. Ou du moins, il peut y échapper jusqu'à un certain point. Certes, si les mots ou les lettres de tout le texte d'une phrase ont été remélangés, je ne comprends plus rien

Mais si le mélange est modéré, je peux rétablir le texte. Un test classique d'intelligence (on suppose du moins qu'il s'agit là d'intelligence) consiste en petits problèmes de lecture du genre : « Soulignez ce qui n'est pas une marque d'automobile ROFD - TROENCI - CAMIS - GERSIN - IATF. » Si ma bibliothèque est en désordre, mais si mes livres sont bien visibles et accessibles, je les retrouve facilement. Et encore plus facilement si j'ai bien enregistré leur place arbitraire, dans ma conscience. Au contraire, si elle a été bien rangée par un secrétaire, je puis être très embarrassé tant que je n'ai pas pris l'habitude du rangement.

Alors que l'information au sens physique est inverse de l'entropie (c'est-à-dire du désordre ou du mélange désordonné), l'information psychologique (ici l'information par lecture) n'est pas toujours inverse d'un désordre objectif. Toute lecture suppose un certain ordre objectif préalable dans le texte lu, mais toute lecture est aussi une mise (ou une remise) en ordre, malgré un léger désordre. Si je bats les cartes d'un jeu d'abord bien rangé, le désordre va en augmentant. Mais si les cartes sont étalées devant moi sur la table, figures apparentes, il n'importe guère qu'elles soient en ordre ou en désordre. Même sans tourner la tête ou les yeux, je les repère individuellement à n'importe quelle place dans son champ visuel, où elles conservent chacune une existence distincte. (De même que je vois aisément FORD dans ROFD, indépendamment de tout essai et erreur.)

C'est précisément pourquoi je pourrai, quand je voudrai, les re-ranger et reconstituer un ordre objectif (diminuer l'entropie), à partir du désordre — parce que ce désordre (objectif) n'en était pas vraiment un dans le champ visuel, domaine surfaciel et non ponctuel, dans lequel « je » continuais à être informé sur la position de chacune des cartes, malgré le désordre ou la désinformation objective. Toute lecture suppose une information objective dont elle prend connaissance. Mais elle est aussi création d'ordre objectif, parce qu'elle est déjà, parce que la conscience est déjà, ordre malgré le désordre.

C. Cette création, ou recreation paraît souvent arbitraire. Mon champ visuel de lecture, avant même de lire vraiment un texte, un schéma, un ensemble d'informations objectivement donné, lui donne un ordre, et par suite un sens virtuel qu'il ne possède pas toujours. Un poème fait par une machine est spontanément doté d'un sens, d'une expressivité, par le seul fait qu'il est lu ou regardé. Le lecteur est ici le véritable auteur. En jetant les yeux, de ma fenêtre, sur le spectacle de la rue, j'en fais un spectacle, que je pourrais décrire ou peindre, alors qu'il est fait de réalités physiques hétéroclites. C'est moi qui pose les automobiles et les piétons sur les façades des maisons, ou « le ciel bleu sur le coteau vert ». Mon « champ de lecture » fonctionne ainsi comme une sorte de catégorie kantienne : il *semble* créer son objet.

D. Toute lecture ayant la propriété d'aller au-delà de la perception, il y a des lectures intempérantes. Mais ce n'est pas le cas général. L'au-delà de la perception est parfois non arbitraire : la lecture dégage un sens objectif, une valeur et un « devrait » objectif, qui ne font qu'un avec les données de fait. Considérons un autre test d'intelligence (encore plus classique que le premier) : une « matrice » de dessins à compléter. Dans le champ de vision, la case blanche du test apparaît comme à compléter d'une certaine manière, d'une seule manière qui sera la bonne. Mettre un petit cercle dans la case vide là où il faudrait un grand carré serait faux, mauvais, non valable.

E. Une matrice-test est une construction artificielle. Mais il existe réellement dans la nature des réalités du même genre. Tous les organismes sont lisibles, et non seulement observables. Indépendamment de toute métaphysique, ou de toute théologie, les biologistes les « lisent », parlent d'organes, de fonctions, de déficit ou d'anomalie, de normal ou de pathologique, d'arrêt de développement, ou d'hypertélie. Un animal qui aurait des yeux sous une peau opaque serait aussi « faux » qu'un cercle dans la case vide là où il faudrait un carré. En physique même, le tableau des éléments chimiques, ou la table hexagonale des particules, ou le schéma quantifié d'un atome ou d'une molécule, ressemblent à des matrices tests dans lesquelles on lit des convenances ou incompatibilités. Certainement, au cours de l'histoire, on a souvent lu à tort là où il aurait fallu seulement voir et observer, parce que le champ de conscience de l'homme, fonctionnant, dans la circonstance (mais une fois, et même mille fois, n'est pas coutume), comme une sorte de catégorie kantienne, donnait une fausse unité systémique à un simple amas secondaire de réalités primaires, et à de pures illusions de perspective. C'est ainsi que l'on a « lu » le cosmos comme une sorte d'horloge astronomique, ou comme une sorte de lyre harmonieuse, ou comme une société de « dieux » présidée par Dieu, ou comme une expression sublime et majestueuse d'une puissance supérieure, ou comme un habitat préparé à l'homme par un grand Artisan, etc.

La pensée scientifique, du XVI^e au XX^e siècle, s'est dégagée des « mythes de lecture » du monde, des cosmogonies, des « dieux disant la gloire de Dieu » en ses bontés prévoyantes pour l'homme. Elle s'est dégagée des interprétations finalistes naïves, pour accéder à une science qui cherche seulement des faits et des lois, qui cherche à rattacher les faits les uns aux autres, et non plus à comprendre le grand texte du monde.

Mais au début du XX^e siècle, cette pensée a changé de direction, sans que les positivistes paraissent s'en rendre compte bien clairement — en cela pareils aux aristotéliens attardés du XVII^e siècle. D'une part, Max Planck a inauguré la microphysique, et d'autre part, surtout, un passage continu a été mis en évidence, des individualités microphysiques

aux molécules, aux virus, aux bacilles, aux cellules, et aux multicellulaires. Un organisme utilise les lois classiques, mais dans son domaine. Il canalise les phénomènes de la physique classique dans le cadre — de type microphysique malgré sa taille — de sa forme domaniale. Parce qu'il est illégitime de « lire » dans le ciel le soleil et la lune comme « deux grands luminaires posés pour l'homme par Yahvè », rien ne prouve donc qu'il soit illégitime de « lire » un organisme vivant comme s'il était vraiment une sorte de langage incarné, de saisir à travers l'observation littérale de ses organes, des thèmes constituants, analogues au thème d'une matrice-test. Ou plutôt, tout prouve qu'en effet un organisme — ou un domaine unitaire en général — est bien un système où le sens et par suite la norme, la valeur de complétion, est un surréel, lié au réel observable — en un mot qu'il est lisible.

Le langage humain, artificiel en tant que phénomène de culture reposant sur des conventions, est au fond, lui aussi, c'est peu contestable, un phénomène organique, et donc, naturel. L'homme n'est pas en dehors de la nature. Le langage, tout arbitraire qu'il soit quant à la correspondance des signes et des signifiés, est un fait organique reposant sur les propriétés psycho-organiques du cerveau et de la conscience. Le psychologue qui a composé le tableau-test n'a pu le faire, que parce que son champ visuel était déjà organiquement un domaine, matrice de toutes les matrices possibles. Une langue, de même, implique, dans la conscience des parlants, et par la nature même de cette conscience, un domaine, un système total dans lequel les éléments des sons comme les éléments des sens, ne sont pas isolables — pas plus isolables que les éléments de forme dans la forme que je vois comme une forme — mais forment un système où chaque élément dépend de ses rapports avec les autres (en phonologie comme en sémantique). La langue est une sorte d'organisme, comme, inversement, les organismes sont des sortes de systèmes linguistiques, c'est-à-dire de systèmes non seulement connaissables, mais lisibles.